

STÉPHANIE
GIORDANO

SI LE TEMPS
M'ÉTAIT COMPTÉ



CHARLESTON

STÉPHANIE GIORDANO

SI LE TEMPS M'ÉTAIT COMPTÉ

Mila, jeune horlogère passionnée, travaille à Genève dans une boutique de montres de luxe. Un cadre prestigieux, un salaire à la hauteur de ses ambitions, et pourtant... Cette réussite apparente ne la satisfait pas. Elle veut avoir le sentiment de servir à quelque chose.

Après avoir refusé les avances d'un client important, elle décide de tout quitter et de retourner chez sa mère à Lautrec, dans le sud de la France, où elle a grandi.

Au village, elle rencontre Pablo, un garçon de café philosophe, qui lui pose une question déconcertante : de quelles personnes a-t-elle marqué l'existence sans le savoir ? Mila est persuadée qu'il n'y en a aucune. Pablo, lui, fait le pari de les retrouver, persuadé que l'impact d'une existence ne se mesure pas à des exploits, mais à la profondeur des gestes, ceux qui laissent une trace sans faire de bruit.

Dans ce nouveau roman plein d'émotions, Stéphanie Giordano explore la tension entre désir de dépassement de soi et fragilité intime, et interroge ce que signifie pour chacun réussir sa vie.

« UN ROMAN DOUX ET SENSIBLE QUI NOUS POUSSE
À RÉFLÉCHIR ET À PROFITER DES PETITS BONHEURS
QUE NOUS OFFRE LA VIE. »

@florie.bouquine

ISBN : 978-2-38529-536-3



9 782385 295363

19,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design et illustration : Flamidon




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

SI LE TEMPS
M'ÉTAIT COMPTÉ

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-536-3
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Stéphanie Giordano

SI LE TEMPS M'ÉTAIT COMPTÉ

Roman



*Même une horloge cassée donne l'heure exacte
deux fois par jour.*

*La grande aventure, c'est de voir surgir quelque chose
d'inconnu, chaque jour, dans le même visage. C'est plus
grand que tous les voyages autour du monde.*
Alberto Giacometti, sculpteur et peintre suisse

*Celui qui travaille avec ses mains est un ouvrier,
celui qui travaille avec ses mains et sa tête est un artisan,
celui qui travaille avec ses mains, sa tête
et son cœur est un artiste.*
Saint François d'Assise

*Se donner du mal pour les petites choses,
c'est parvenir aux grandes, avec le temps.*
Samuel Beckett, écrivain,
poète et auteur dramatique irlandais

MILA DÉPOSA SUR LE TROTTOIR sa valise et la cage de Froufrou. Voilà ce qui s'appelait un « retour à la case départ ». Elle ne pouvait pas croire qu'elle était là, à Lautrec, devant la maison de sa mère.

Face à cette demeure immuable, ses volets bleus, ses jardinières de lavande, ses pierres blondes usées par le temps. Avec pour seuls bagages quelques vêtements, une pile de livres et sa petite compagne à poils. Perturbée par le voyage, celle-ci remuait les moustaches en guise de protestation.

— Ne t'inquiète pas, Froufrou. On va être bien, ici ! Et puis, c'est du provisoire, juste le temps d'y voir plus clair ! la rassura-t-elle.

Malgré sa gêne, Mila se sentait soulagée d'avoir mis un terme à l'engrenage infernal dans lequel elle s'était enlisée ces dernières années.

J'y étais presque, pensa-t-elle. J'avais touché du doigt le nec plus ultra de ma profession. Si j'avais voulu...

Mais elle n'avait pas voulu. Elle n'avait pas pu.

Genève, le prestige, la perfection... Toujours à se prouver qu'elle était assez brillante, assez talentueuse, assez tout. Avec un pincement au cœur, et une salutaire autodérision, Mila songea combien son insatiable exigence avait dû user son entourage autant que ses propres forces.

« Tu n'es pas faite pour les petites vies », lui avait un jour dit son ex, Adrian. Sur le moment, elle avait cru à un compliment, sans voir que son éternelle insatisfaction la poussait dans une course folle. Lorsqu'elle l'avait rencontré à une soirée d'étudiants, elle croyait à l'absolu, à la passion qui dévore, au genre d'amour qui vous choisit une fois pour toutes. Lui, avec son sourire magnétique, incarnait l'homme idéal, celui de ses rêves de petite fille. Il étudiait le droit international et se destinait à une brillante carrière d'avocat. Dès les premiers instants, elle avait été captivée par sa prestance, ses mots percutants. Adrian n'avait jamais rencontré d'horlogère, et s'intéressa à la seconde à son futur métier. Quand il lui avait demandé comment fonctionnait la montre automatique qu'elle portait au poignet, elle s'était lancée dans une explication trop longue, trop détaillée, trop exaltée. Mais il l'avait écoutée comme si chaque mot valait de l'or. Elle était tombée follement amoureuse de lui. Pour lui plaire, elle avait voulu devenir la meilleure version d'elle-même. Elle essayait d'être toujours plus drôle, plus spirituelle, plus ambitieuse.

Mila sourit en repensant à cette époque où elle s'enthousiasmait pour chaque projet. Pendant quelque temps, Adrian avait aimé cet aspect de sa personnalité, et la pensait capable de soulever des montagnes. Leur histoire s'était finie sans drame. Un café, une après-midi froide, une terrasse où personne ne parlait. Adrian

l'avait regardée longtemps avant de déclarer, presque avec tendresse : « Tu fonces tellement à toute allure que je n'arrive plus à te suivre, Mila. On dirait que tu n'es jamais satisfaite. Je ne sais pas après quoi tu cours. Et je crois que toi non plus. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas ma place dans ce tableau. » Puis ce fut tout.

Sur le moment, elle n'avait pas compris le message. Sincère, elle avait pensé qu'elle devait redoubler d'efforts... pour être enfin aimée ?

Les relations suivantes n'avaient pas mieux fonctionné, si bien qu'elle s'était peu à peu investie dans son travail, au point que sa vie se résume à sa profession d'horlogère.

Pour un œil extérieur, elle donnait l'impression d'une magnifique réussite professionnelle. Ça roulait.

La mécanique venait pourtant de se gripper. Saurait-elle maintenant en expliquer les raisons à sa famille ?

La jeune femme prit son courage à deux mains et sonna. Des pas résonnèrent dans le couloir. Isabel lui ouvrit, rayonnante dans sa robe d'été à motifs floraux.

— Ma chérie ! Je suis tellement contente que tu sois là... Oh, mais tu l'as amené ? Coucou, toi. Mon Dieu mais qu'est-ce qu'il est mignon ! Tu comptes vraiment garder ta petite bête ici ?

Mila se retint de répondre : « J'ai bien songé la laisser sur le trottoir, mais à la dernière seconde, j'ai préféré l'emmener ! » Quand on réclame asile chez sa mère à trente ans, on ne peut pas se permettre d'user d'humour noir dès les premières minutes.

Et puis, Mila trouvait réconfortant de trouver refuge ici, où elle ne serait pas obligée de faire semblant !

— Viens, entre. Ton frère est là aussi. Il t'attend. Il est sorti exprès du travail plus tôt pour te voir ; c'est gentil, non ?

Mila sentit monter en elle un mélange de joie et d'appréhension : son frère, avec toutes ses bonnes intentions, exprimait en général ses inquiétudes sans retenue. Mais au moins, lui, était présent. En poussant la porte d'entrée, elle goûta cette étrange sensation que l'on éprouve en rentrant d'une longue période de vacances. Tout est là comme on l'a laissé, à l'identique, et l'on se sent pourtant comme un étranger dans sa propre demeure. Il allait lui falloir du temps pour reprendre ses marques.

L'intérieur de la maison était chaleureux avec ses murs en crépi blanc et ses poutres apparentes en bois sombre, même si son état général laissait à désirer. Malgré son aspect un peu défraîchi et vieillot, Mila éprouvait de l'affection pour cette vieille demeure qui avait attendu son retour avec patience. Et puis, pouvait-elle blâmer sa mère d'avoir abandonné l'idée de la rénover depuis que... ? Bref. Isabel avait tout laissé tel quel, et Mila pouvait le comprendre.

— Mets-toi à l'aise ! Fais comme chez toi ! lui dit sa mère.

Mila sourit. Isabel avait le chic pour employer des formules de politesse même avec sa fille, comme si elle était une invitée. Mila n'en voulait pas à sa mère de sa gaucherie. Celle-ci l'accueillait sans poser de questions. Et cela valait tout l'or du monde en ces temps où chacun commentait la vie des autres à tout bout de champ.

Elle suivit sa mère jusqu'au salon, humant une délicieuse odeur de gâteau dans l'air.

— Regarde qui est arrivé, TERENCE !

Le frère et la sœur échangèrent une bise et quelques banalités d'usage avant de s'asseoir chacun dans un fauteuil. Un silence s'installa, ponctué par le tic-tac de l'horloge à pendule, d'époque Louis XVI, en bronze

doré, une pièce magnifique que Mila avait dénichée chez un antiquaire à Paris.

— J'ai fait un bon quatre-quarts, comme autrefois ! s'exclama la mère, fière d'elle, cherchant aussi à dissiper la gêne entre ses enfants.

— C'est adorable, Maman ! Tu as besoin d'aide ?

— Penses-tu ! J'en ai pour cinq minutes et vous avez sûrement un million de choses à vous raconter avec ton frère.

Mila savait pertinemment ce que TERENCE allait lui dire. Elle savait qu'il s'inquiétait. Elle savait qu'il essayait de faire de son mieux. Elle savait, surtout, à quel point il l'aimait. Depuis le départ de leur père, il avait endossé le rôle de chef de famille, persuadé qu'il devait être solide pour deux. Il pensait la soutenir en donnant son avis pour un oui ou pour un non, même lorsque personne ne le lui avait demandé.

Sitôt leur mère sortie, il se mit à débiter un flot incontrôlé de paroles.

— Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda TERENCE, l'air ébranlé. Quand Maman m'a dit que tu quittais Genève, je n'en suis pas revenu ! Quand je pense au nombre d'années où tu nous as parlé de cette carrière comme du saint Graal... À tel point que, parfois, on n'en pouvait plus, avec Maman... Alors, j'aimerais comprendre.

Et voilà. Il était parti pour au moins vingt minutes de monologue, se dit Mila, les yeux dans le vague. La voix de son frère devint de plus en plus lointaine, et l'esprit de la jeune femme s'échappa, ne laissant parvenir à ses oreilles que des bribes.

— Est-ce bien prudent de lâcher un poste pareil ?... On n'a pas idée !... Inconsciente... pas se plaindre d'avoir des regrets... Moi, tu vois, j'aurais fait... Bla-bla-bla.

Mila le regardait avec une affection teintée de lassitude. Il était si prévisible lorsqu'il s'enflammait, s'emportant dans son rôle de grand frère protecteur. Elle se contentait d'observer ses lèvres remuer. Dans ces moments-là, Mila avait pris l'habitude de s'évader dans ses pensées.

Elle-même demeurait encore incrédule face aux derniers événements, sidérée de ne pas avoir réussi à redresser la situation. Pourtant, ce n'était pas son genre de renoncer face aux difficultés, alors à quel moment avait-elle perdu le contrôle ?

— Tu veux un morceau de gâteau, Mila ?

Tiens, sa mère était revenue. TERENCE s'était tu, à court d'arguments et à bout de souffle. Il avait déversé sa désapprobation, avec une telle véhémence que le sang lui était monté au visage. Le pauvre, sa peau luisait, et Mila culpabilisait de leur causer, à lui et à sa mère, tant d'inquiétude.

Elle accepta l'assiette tendue pour goûter le gâteau. Cette trêve lui apporterait une touche de douceur bienvenue ! Mila prit la fourchette et savoura la bouchée sucrée.

Son frère, nerveux mais satisfait d'avoir accompli son devoir, se leva pour prendre congé.

— Bon... On s'en reparle très vite, d'accord ? Je file chercher les petites.

Sa mère le raccompagna à la porte, en le remerciant à nouveau d'être passé.

Maintenant, Mila avait hâte de se retrouver seule pour réfléchir !

— Je monte, Maman, je vais défaire ma valise et m'installer avec Froufrou !

— Fais comme chez toi, répéta Isabel.

— Oui, oui, Maman ! répondit Mila. Merci.

Pour commencer, Mila devait se calmer et rembobiner le fil de l'histoire jusqu'à son commencement, vingt-cinq ans auparavant.

Elle se revoyait, haute comme trois pommes, heureuse, insouciante et passionnée... dans l'atelier au sous-sol de cette maison. Au fond, tout avait débuté là. Puisqu'il n'était jamais trop tard, une fois dans sa chambre d'enfant, elle se mit à dérouler les événements, afin de comprendre quel grain de sable avait fait dérailler la machine.

2

DEUX PASSIONS avaient poussé Mila à devenir horlogère : l'infiniment petit et son père. Pour accomplir son rêve, elle avait débarqué à Genève après le baccalauréat, quittant sa ville natale et son mode de vie campagnard, pour entreprendre sept ans de formation acharnée en vue d'obtenir son titre de maître horloger.

Mila revoyait ses débuts dans la grande cité cosmopolite.

Je m'en souviens comme si c'était hier ! songea-t-elle avec émotion tout en rangeant ses affaires dans la grande armoire en bois de sa chambre de jeune fille. S'intégrer là-bas quand on vient d'un village du Tarn de moins de deux mille habitants représentait un sacré défi. Surtout à vingt ans !

Il avait fallu du cran pour tout laisser derrière elle. Elle ne l'avait dit à personne, mais elle ne faisait pas la fière à son arrivée. Cela lui avait valu quelques soirées sombres, à se demander si elle allait réussir à s'adapter.

Au fil du temps, elle avait eu le loisir d'apprendre les usages helvétiques. Mais elle n'en connaissait aucun alors.

Ni comment sourire. Ni comment marcher. Ni comment se vêtir. De surcroît, elle avait dû assimiler les codes en vigueur dans l'univers du luxe. Toutefois, on ne ménage pas sa peine quand on veut réussir. Elle n'en était plus à quelques efforts près, fussent-ils vestimentaires.

Troquant ses vêtements décontractés de seconde main contre de belles tenues – de marque, cela s'entend –, elle avait appris à déambuler en escarpins à talons, pour satisfaire la clientèle exigeante et fortunée de la boutique de montres de luxe où elle avait été embauchée à la sortie de l'école.

Son poste exigeait une présence au comptoir, en plus de ses travaux en atelier. Il fallait pouvoir jongler entre l'un et l'autre. Même si elle était plus à l'aise en tablier qu'en tailleur, elle avait appris à s'adresser aux clients quel que soit leur statut.

Mila soupira. Elle en avait fait, du chemin, avant de ne plus se montrer impressionnée comme au départ ! Déjà, à Genève, on se sentait petit rien qu'en passant devant le grand « jet d'eau ». Son jaillissement puissant au milieu du lac Léman résumait à lui seul l'état d'esprit de la ville. Puissant, précis, discipliné. Pas une gouttelette déplacée. Ce symbole rappelait tous les matins à Mila qu'ici, « il fallait envoyer du lourd ». Telle avait été l'expression employée par son ancien professeur de technologie lorsqu'elle lui avait annoncé son départ pour la Suisse. Il avait ironisé : « Là-bas, même les canards et les cygnes suivent un sens de circulation », et elle s'était dit qu'il exagérait. Mais, en fait, non. Cette particularité ne la dérangeait pas, au contraire. Elle trouvait les Suisses admirables, et appréciait l'ordre qui régentait leur vie. Cela lui donnait une impression de maîtrise rassurante.

À Lautrec où elle avait grandi, rien ne l'avait préparée à l'élégance bourgeoise, ni au savoir-vivre « à la suisse ».

Mila se rappelait pourtant combien son enfance avait conditionné son parcours...

Elle tenait sa vocation pour l'horlogerie de ses origines françaises, et plus précisément de son père. Il avait enseigné à sa fille la minutie et l'importance de mettre du cœur à l'ouvrage.

— Papa ! s'exclama Mila, avec nostalgie. Tu ne l'as pas connu, toi, ma Froufrou. Je suis sûre qu'il t'aurait permis de cavalier partout. Qu'est-ce qu'on a pu s'amuser ensemble...

Dès son plus jeune âge, elle avait eu accès à l'atelier de bricolage de son père, qui lui permettait d'essayer tous les outils, même les plus dangereux, au grand dam de sa mère – « Tu es dingue ou quoi, Olivier ? Laisser une gamine utiliser une scie à bois ? » Elle s'indignait, fulminait. Lui, riait, insouciant de ses cauchemars légitimes de Maman. Ce pied de nez à l'inquiétude maternelle réjouissait Mila, consciente de jouir d'une liberté hors norme. À sept ans, elle était déjà incollable en matière de vis, de clous, de boulons, d'écrous, et maîtrisait même le niveau à bulle. Les devoirs d'école, expédiés sans efforts, n'étaient pour elle qu'un passage obligé, trop faciles, donc ennuyeux. Une simple formalité pour gagner le droit de rejoindre son père devant son établi. Ce cinéaste, ébéniste amateur, puisait son inspiration au milieu des copeaux. Il sculptait de façon respectueuse, sans jamais contrarier le bois, en suivant le sens de la veine. Quand les idées lui venaient, il disparaissait soudain pendant des heures, des jours ou des semaines. Mila se pliait au rythme de sa créativité. Elle attendait patiemment, telle Pénélope guettant le retour de son héros. Puis il revenait et ils reprenaient alors chacun leurs travaux, unis dans le silence et une commune concentration.

Un jour, elle arriva complètement désemparée devant lui, serrant contre elle sa boîte à musique préférée, celle qu'elle avait reçue à Noël, après avoir assisté en famille au célèbre ballet *Casse-noisette*, de Tchaïkovski.

— Elle ne marche plus, Papa ! s'était écriée la petite Mila, incapable d'imaginer ne plus jamais entendre la mélodie féerique de la *Valse des fleurs*.

Elle avait bien tenté de la réparer, mais face à son échec, elle avait laissé échapper sa frustration.

— J'ai l'impression d'avoir des boudins à la place des doigts ! Je n'y arriverai jamais avec des mains pareilles !

La sentant agitée, au bord des larmes, son père avait saisi ses mains crispées entre les siennes et avait chuchoté :

— J'ai peut-être une solution. Tu veux savoir un secret ?

Elle avait acquiescé, pleine d'une confiance absolue en celui qu'elle considérait comme l'homme le plus fort du monde. D'une voix douce, il avait dit :

— Tu as de l'or dans les doigts, ma Mila ! Mais même les magiciens ont leur baguette magique. En l'occurrence, tes yeux ont juste besoin d'un coup de pouce !

Et il lui avait offert sa première loupe binoculaire. Ce cadeau – acheté une bouchée de pain – avait pris à la seconde même une valeur inestimable pour Mila.

Il avait ajouté :

— Ensuite, il te faudra encore plus développer ta patience. Peu importe le temps, seul le résultat compte.

Quand elle avait brandi la boîte à musique réparée, elle avait lu dans les yeux de son père une véritable fierté. Un flot d'émotions l'avait envahie. Elle avait ressenti une joie si intense qu'elle n'avait eu de cesse ensuite de la provoquer à nouveau.

Au cours des cinq années suivantes, elle avait observé le monde à la loupe, entreprenant toutes sortes de

projets, de montages, de réparations et de fabrication d'objets. Mila apprenait vite. Tout était prétexte à l'expérimentation. Elle s'obstinait à comprendre le fonctionnement des appareils. Elle avait d'abord démonté un réveil, puis un rasoir électrique, avant de s'enhardir à désosser de vieilles radios TSF dénichées dans des brocantes ou à la déchetterie. Elle avait aussi récolté tous les équipements cassés des voisins, lesquels avaient été ravis que cette gamine obstinée les remette en état de marche gratuitement.

Mila avait connu des années merveilleuses à explorer des mécanismes dont la beauté ne cessait de l'émerveiller.

Le nez dans ses loupes, elle n'avait rien vu venir. Elle ne s'était pas inquiétée des disputes entre ses parents, où sa mère traitait son père de rêveur inconscient.

— Cinéaste, d'accord, mais arrête de choisir des sujets qui intéressent seulement dix personnes ! s'énervait-elle. Tes pseudo-scénarios engagés ne paieront pas les factures ! Tu crois que ça m'amuse de supporter un autre ado à la maison ? Grandis ! J'ai déjà deux gosses à m'occuper !

S'ensuivaient de longs silences à table, où Mila relativisait. Elle avait saisi l'arnaque des contes de fées. Dans la vraie vie, les couples ne vivaient pas d'histoires d'amour idylliques. Le quotidien comportait son lot de nuages.

Mila ne s'en souciait pas, persuadée de la pérennité de son paradis. Elle n'avait pas capté l'ombre noire dans les yeux de son père. Ni ses airs rêveurs lorsqu'il regardait par la fenêtre, comme s'il cherchait à s'échapper, loin d'ici. Absent, par la pensée. Puis, de plus en plus souvent, en déplacement. Même si les moments passés avec son père s'espaciaient, jamais elle n'aurait imaginé qu'ils s'arrêteraient.

Son départ la laissa dans une immense perplexité. Pour la première fois, elle ne comprenait pas quelque chose.

Des mots de sa mère, elle n'avait retenu qu'une seule chose : Papa n'habiterait plus avec son frère et elle. Il allait vivre ailleurs. Avec une autre femme. Elle le verrait de temps en temps.

Mila avait protesté, crié, exigé des explications. Chaque fois, sa mère réagissait de façon à lui couper toute envie de poser des questions. Soit elle fondait en larmes, soit elle la noyait sous des banalités : « Il valait mieux que ça se termine... », « Beaucoup de couples se séparent à notre époque, c'est la vie. » Mila comprit vite qu'il ne servait à rien de continuer à l'interroger.

Quant à son père, on aurait dit une autre personne. Il était devenu mutique, comme s'il n'avait pas le droit de parler. La première année, il vint la voir assez souvent. Quand il lui rendait visite, elle ne lui faisait jamais aucun reproche. Au contraire, elle faisait tout pour paraître enjouée, et qu'il ait envie de revenir. Il l'emmenait en balade et au restaurant, il lui posait des questions sur l'école, mais Mila voyait bien qu'il n'était pas à l'aise. Leurs échanges avaient perdu leur fluidité. Il la regardait avec une espèce de désespoir impuissant. La gêne entre eux était palpable, alors son père espaça ses visites jusqu'à arrêter de venir la voir. Peut-être était-il trop absorbé par sa nouvelle vie ? Ou fuyait-il une culpabilité dérangeante et la froideur muette de son ex-femme ? Personne ne répondait aux questions de Mila.

Elle dut affronter en même temps la perte d'un père et l'ingratitude de la puberté. Une double peine trop lourde pour la jeune adolescente en quête de sens. Elle resta presque une année à l'arrêt, redoubla, puis se résigna à se remettre en mouvement.

Convaincue d'être en partie responsable de cet abandon du foyer, elle redoubla d'efforts au travail. Elle se mit en tête de mériter à nouveau l'attention paternelle.

Pour ce faire, elle devait – à tout le moins ! – accomplir une chose extraordinaire.

Cette quête d'un succès remarquable l'avait conduite à Genève, à l'école d'horlogerie. Et au terme de ses études, grâce à ses excellents résultats, elle était parvenue à se faire embaucher dans une illustre boutique de montres de luxe.

Les envieux n'avaient pas manqué sur les bancs de l'école. Tous n'avaient pas eu la chance de recevoir une offre d'emploi aussi alléchante.

Voilà comment, à vingt ans, elle était arrivée à Genève tout feu tout flamme, brûlant de conquérir la ville, le monde, et d'assouvir ses rêves de gloire les plus fous. Elle s'était plongée à corps perdu dans sa nouvelle vie. Elle n'avait pas compté ses heures, continuant souvent à engranger des connaissances jusque tard dans la nuit.

C'était dans sa nature de travailler d'arrache-pied. Mais ces derniers temps, chaque matin l'avait trouvée lasse et moins motivée que la veille.

Mila soupira. Elle avait opéré un constat sans appel : sa vie ne la satisfaisait plus.

D'où lui était venue cette impression de vide et d'inutilité alors qu'elle avait presque atteint son but ? Peut-être une accumulation de déceptions ? De la fatigue ? Avait-elle perdu sa ferveur d'autrefois ? Elle n'en avait aucune idée, toutefois, elle sentait qu'il allait falloir y remédier.

Mila s'approcha de la cage de Froufrou et la sortit pour la prendre sur ses genoux en la caressant.

— Je suis désolée, ma Froufrou. Je n'aurais jamais pensé que tout cela nous conduirait là, toutes les deux. Tu aurais fait quoi, toi ?

Genève, quelques mois auparavant

— **A** H NON, PAS ENCORE LUI ! s'exclama Mila, en apercevant la silhouette de Lukas Zimmerman à travers la vitrine de l'horlogerie.

Une autre femme aurait pu se réjouir d'être courtisée par un aussi beau parti. Lukas Zimmerman était fortuné et plutôt bien mis, si on aimait le genre dandy cascadeur, blouson de cuir au col fourrure, enfilé par-dessus un costume trois pièces, cravate incluse. Mais Mila trouvait cette perfection apparente inquiétante, surtout avec les tics nerveux de l'homme qu'elle avait remarqués à plusieurs reprises.

— Je t'avais bien dit qu'il ne te lâcherait jamais jusqu'à ce que tu craques !

Sa collègue Charlotte l'avait en effet mise en garde à maintes reprises contre la clientèle nantie en quête de divertissement. Sa grossesse avancée ne l'empêchait

pas de se transformer en vrai Cerbère dès qu'un client tournait autour de son amie. En dehors des montres, elle adorait la presse à scandale et ne pouvait se mettre au travail avant d'avoir balayé les derniers potins.

— Tu sais qu'il a acheté la James Bond, la semaine dernière ?

— Pas possible ? La Submariner 5508 ?

— Celle-là même ! Méfie-toi, il est vraiment prêt à tout, je te dis !

— N'exagère pas, Charlotte, il a l'air gentil malgré ses défauts !

— Justement...

— Chut, il entre.

Lukas, avec un *k* et un *s* avait-il spécifié plusieurs fois en se présentant. La trentaine avancée, une coupe de cheveux entretenue au brin près comme la pelouse d'un terrain de golf, il affichait son aisance financière pour pallier son manque d'assurance. Malgré sa richesse, il avait tout à prouver. Ce n'était pas lui qui avait réussi mais sa famille, laquelle avait fait fortune dans l'immobilier, et consolidé son patrimoine grâce au mariage d'une grand-tante avec un aristocrate. Natif de Genève, il avait voyagé comme il se doit à Hong Kong, Miami, Londres, Paris. La chasse à courre n'étant plus de mise, il préférait s'adonner à toutes de sortes de collections. Il cherchait les pièces rares et difficiles à obtenir.

La résistance de Mila à céder à ses avances l'avait d'emblée classée dans cette catégorie. Il espérait redorer son blason en mettant à son bras une femme intelligente et bien mise – jusqu'à ce qu'il trouve une héritière à la hauteur de sa fortune personnelle, cela s'entendait. Mila ne lui avait laissé aucun espoir, lui parlant toujours avec un dédain enrubanné dans de la bienséance.

— Je suis peut-être une provinciale mais pas une idiote, avait répondu Mila à sa collègue pour la rassurer. Et de toute façon, l'amour, ce n'est pas pour moi.

Quand on voit comment ça se finit..., avait-elle ajouté pour elle-même.

Toutefois, loin de le décourager, l'attitude froide de Mila n'avait fait qu'attiser la motivation de Lukas. Ce jour-là, il pénétra dans la boutique à l'ambiance feutrée avec un air conquérant, le panache en moins.

— Hello, charmantes dames !

Il parlait avec lenteur, sinon ses mots s'entremêlaient. Sa prononciation traînante lui donnait un air inoffensif, mais les apparences étaient souvent trompeuses. Charlotte prit les devants pour voler au secours de Mila. Elle brandit son ventre comme un rempart contre l'envahisseur.

— Bonjour, monsieur Zimmerman ! Que puis-je faire pour vous aider, aujourd'hui ?

L'homme fit un pas en arrière et lui adressa un coup d'œil contrarié, hésitant tout de même à se montrer désobligeant envers une femme qui porte la vie.

— Merci, mais je viens voir mademoiselle, fit-il en reluquant Mila, comme un chien de chasse lorsqu'il aperçoit son gibier.

— Elle allait partir préparer une commande, s'interposa Charlotte, et je suis certaine que je peux tout aussi bien vous servir.

Lukas Zimmerman n'avait guère l'habitude d'être contrarié dans ses désirs. Le clignement inhabituel de ses yeux trahissait son stress.

— Mais enfin, grogna-t-il en tapant du pied, puisque je vous dis que je viens faire affaire avec votre collègue ! C'est important, c'est important, vous comprenez ?

Son visage crispé laissait présager un indésirable conflit, surtout avec un client de cette stature. Bien que